

LÉO FERRÉ

LE RECITAL du Vieux-Collombier a servi en quelque sorte de banc d'essai. J'y avais passé un moment merveilleux, tout plein de poésie des mots et de la musique, avec encore un je ne sais quoi d'intime qui marquait une transition. A l'Alhambra, lundi soir, nous étions dans une autre dimension. Ce fut une grande soirée, une des plus grandes sans doute au music-hall, une des plus inattendues aussi. De son précédent tour de chant, Léo Ferré avait gardé un certain nombre de chansons; mais disposées dans un ordre différent, interprétées avec une ferveur et une force percutantes, elles ont pris une nouvelle valeur et le ton général change. Ferré enfonce l'obstacle, donne à chaque mot tout son sens, et refuse plus que jamais toute

concession à la civilité de bon aloi. Il est douteux que certains couplets aient enchanté ce public de Première qui a reçu en pleine figure pas mal de vérités. Il s'est d'ailleurs montré beau joueur et ce fut un triomphe. La qualité parle ! et celle de Ferré est faite d'une sincérité totale, d'une conviction profonde, et il a trop le respect de la poésie et de la chanson pour galvauder l'une ou l'autre et sacrifier au refrain commercial. Qu'on n'aille pas croire un instant cependant au moindre pédantisme. Ses chansons ont tout ce qu'il faut pour passer dans la rue car elles nous touchent à tout coup par le côté populaire au sens profond du terme, par tous les souvenirs, toutes les nostalgies qu'elle réveille, par l'âpreté et le piquant de l'attaque, par le choix des

mots et la musique qui les porte.

L'émotion est à son comble avec « l'Affiche rouge ». Tous ceux qui ont vécu l'occupation ont retrouvé les serremments de cœur, l'horreur mêlée d'espoir des années sombres. Cet écran qui descend un moment sur scène reproduit l'affiche historique où la Gestapo avait reproduit les traits malmenés des 23 étrangers du groupe Manouchian, fusillés pour la France et pour la liberté. Le déchirant poème d'Aragon prend ici une force nouvelle pour être soulagé par une musique en forme de complainte et pour s'adresser au grand public. Ce choix de Léo Ferré est une grande chose et une action courageuse. « Il fallait le faire » m'a-t-il dit, et il est le seul, je pense, qui pouvait le chanter, cela avec une telle intensité dramatique sur la scène d'un grand music-hall et atteindre au cœur la salle immense de l'Alhambra. Son interprétation est inoubliable, comme devrait l'être la mémoire de ceux qui sont morts aussi pour que Léo Ferré et Aragon, et les spectateurs puissent être là, vivants en ce printemps précoce de 1961.

Le « Merde à Vauban » de Léo Ferré a eu en ce soir-là quelques précédents, et le mot de feu le général Cambrouze marqua le Waterloo de Serge Davri furieux des réactions excédées du public. Serge Davri, hélas ! nous a « re » présenté un numéro peu réjouissant, et où je n'ai noté aucun effort de renouvellement. Ce qui pouvait passer naguère pour un essai dans le domaine de la fantaisie, n'est plus que longueur et ennui, et il est toujours regrettable de se laisser aller à montrer à ce point sa hargne au public... En première partie, par ailleurs d'excellents artistes : Les « 5 Williams » qui jonglent sur un rythme acciéré, les « Brandt » qui sont des as du saut au tremplin et « The Marquis Family », toute une tribu de singes (papa, maman et bébé) attendrissants au possible et comédiens dans l'âme. Jean-Michel Defaye (avec Mickey Nicholas, Jean Cardon, Emmy Rosso, Fred Ermelin et Gus Vallez) accompagnent Ferré de la façon la plus intelligente et la plus sensible. (J'aime beaucoup moins le « grand orchestre »). Les éclairages sont encore plus remarquables dans le vaste cadre de l'Alhambra, et le son est au-dessus de tout éloge. Un petit salut à Eddie Barclay en passant, homme « d'infinie ressource et sagacité », à qui nous devons la venue de Léo Ferré au music-hall.

Agnès NAVARRE.



L'affiche rouge (1944)

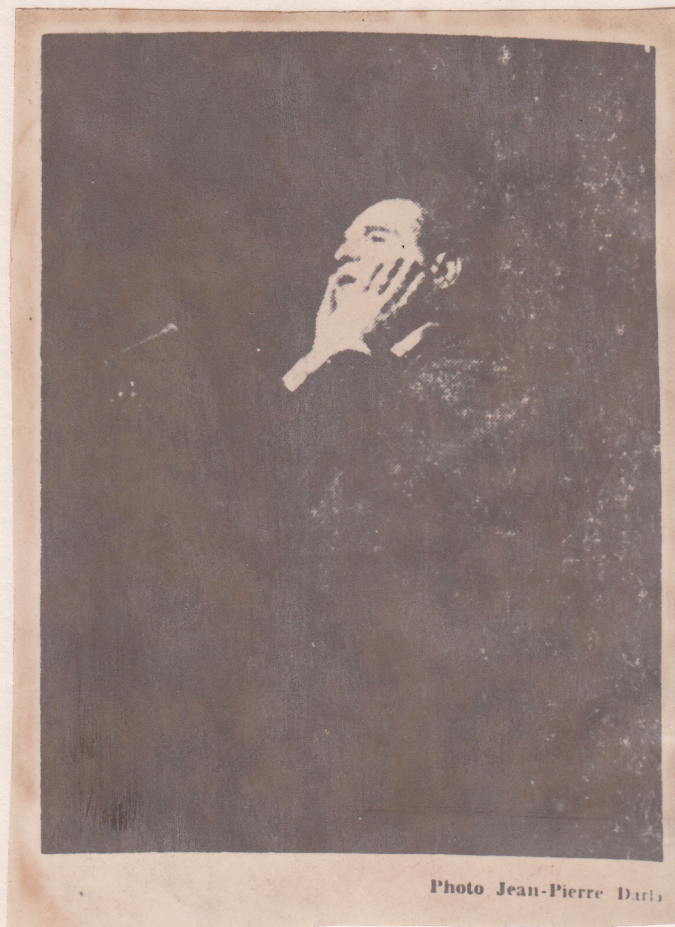


Photo Jean-Pierre Daris

Les Lettres françaises n° 866, 9-15 mars 61 (2)

La mort, l'amour et l'ironie

LES chansons d'Aragon chantées par Léo Ferré (1)... Certains spectateurs du Vieux-Colombier en ont entendu quelques-unes et ceux de l'Alhambra en entendront quelques autres. Grâce au disque, n'importe qui pourra conserver une partie du répertoire Léo Ferré et réentendre tout à son aise les chansons qu'il préfère. Et peut-être aussi, en relisant Le Roman inachevé ou Elsa, comprendre ce travail assez étrange qu'est la mise en chanson d'un poème. J'ai l'habitude, écrit Aragon, de dire que la mise en chanson d'un poème est à mes yeux une forme supérieure de la critique poétique [...]. C'est ici une critique créatrice, elle recrée le poème, elle y choisit, elle donne à un vers une importance, une valeur qu'il n'avait pas, le répète, en fait un refrain... Et aussi elle néglige tels développements qui, à tort ou à raison, me paraissent indispensables, elle saute des strophes, va avec audace de ce point du poème à sa conclusion. Ne dites pas qu'elle le déforme : elle lui donne une autre vitesse, un poids différent, et voilà que cela chante. Même si ce n'est pas tout ce que j'ai dit ou voulu dire, c'en est une ombre dansante, un reflet fantastique, et j'aime ce théâtre qui est fait de moi. Cette confrontation est assez passionnante pour une chanson comme Blues, qui est la plus loin du poème d'Aragon mais qui en est tout de même un reflet saisissant.

Il n'est cependant pas nécessaire de se livrer à ce petit jeu des reflets pour aimer les chansons de Léo Ferré, chansons qui sont parmi les plus belles qu'il ait écrites. Le disque, débuté par quatre chansons sur la mort dont la première, L'Affiche rouge, produit un véritable choc émotif. Le chanteur bouleversé lui-même laisse percer un sanglot en interprétant cette longue évocation de la mort de Manouchian et de ses compagnons, avec, comme en surimpression, le visage de

Mélinée, la femme de Manouchian. Dans Tu n'en reviendras pas, Est-ce ainsi que les hommes vivent, il n'aurait fallu l'idée de la mort perd, d'une chanson à l'autre, un peu de son pouvoir obsessionnel, la mélancolie se mêle à la violence. La voix de Léo Ferré joue, plus que dans la première, avec le son des mots, avec les rythmes; et la première face du disque se termine par Les Fourreurs, une chanson brillante et ironique qui rappelle par bien des aspects certains passages de l'Opéra de quat'sous. La fanfaisie éclate à nouveau dans L'Étrangère, sur une musique qui évoque une rengaine de foire, avec de faux airs de La servante du châtai. Je crois que ces deux moments de l'album finissent nécessaires. Léo Ferré y met en relief l'humour d'Aragon — cette fantaisie surprendra sûrement nombre de ceux qui entendent ces chansons — et l'auditeur reprend un peu son souffle, laisse son émotion se calmer.

Avec Elsa, Je t'aime tant et Je chante pour passer le temps, le chant retrouve la gravité, mais n'éc, cette fois, d'une certaine plénitude, de l'amour et du temps qui passe. Rarement, poèmes d'amour ont trouvé un musicien, un chanteur aussi apte à en rendre toutes les nuances, l'émotion. Rarement mise en chanson a souligné aussi vivement combien les poèmes d'amour d'Aragon sont parmi les plus beaux poèmes d'amour de la langue française. Léo Ferré prouve une fois de plus qu'il est bien plus qu'un bon interprète : un poète lui-même, sensible à toute la grande poésie française, capable de faire chanter — au sens où l'entend Aragon — aussi bien Rutebeuf qu'un poète de nos jours. Peut-être devrais-je dire aussi combien la voix de Léo Ferré est riche, mais je suppose que personne ne l'ignore.

A. V.

(1) Barclay 80138.